

Souvenir

Autor(en): **Krieg, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): - **(1856)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du toit hospitalier, Seigneur,
Détournez sans cesse l'orage ;
Que ses hôtes aient en partage
Des jours longs, un constant bonheur ;

Marquez, d'une main bienfaisante
Le cours régulier des saisons ;
Que l'été soit riche en moissons,
Et l'automne en fruits abondante ;

Enfin, dans ces paisibles lieux,
Quand je devancerai l'aurore,
Faites que j'y retrouve encore
Des prés fleuris, des cœurs joyeux.....

X. Kohler.



SOUVENIR.

A M. AURÈLE ROBERT.

C'était l'heure, où pensif au haut de la colline,
De vos grands sapins noirs, rêveur, je m'achemine
Vers votre large toit par les arbres caché.
A mes pieds, dans les rocs, la Suze bouillonnante
Teignait ses flots blanchis, de lumière tremblante
Que lui versait encor l'astre à demi couché :

Et dans un bleu lointain, riant et plein de grâce,
Le lac qui nous est cher déroulait sa surface,
Comme en des cheveux noirs un ruban argenté.
L'ombre toujours croissante envahissait la plaine,
Mais les Alpes levaient une tête sereine
Et leur front éclatant bravait l'obscurité.

Et j'étais arrivé près de votre demeure.
Sous les hauts peupliers la source coule et pleure,
La vigne se marie au verger plein de fruit ;
De fleurs au doux parfum la terrasse est couverte,
Et le bétail mugit dans l'étable entr'ouverte,
Aspirant à longs traits la fraîcheur de la nuit.

C'est là que vous vivez, vous profond et candide ;
Vous, qui souffrez parfois que ma muse timide
Réponde à vos doux mots d'harmonieux soupirs.
C'est là qu'épris des arts et de la solitude,
Fatigué de souffrir, vous vivez pour l'étude,
Entre vos doux enfants et d'amers souvenirs.

C'est donc là que j'entrai, tout plein de rêverie,
Vous m'attendiez. Bientôt l'intime causerie
Fort avant dans la nuit prolongea ses douceurs ;
Ce fut arts et patrie et travaux de poète,
L'espoir du lendemain que promettait la fête —
Car patrie et science ont toujours été sœurs.

Mais un sujet surtout remplit ce soir rapide.
Tout jeune, vous savez, déjà j'étais avide
D'ouïr de Léopold la gloire et le destin :
Vous m'avez satisfait, votre bouche tremblante,
Pour me parler de lui, retrouvait éloquente,
Les récits d'autrefois vivants dans votre sein.

Vous me l'avez dépeint aux beaux jours de sa vie,
Lorsque son nom courait dans l'Europe ravie,
Dans ses jours de succès — où vous ne saviez pas
Ce qui parlait plus haut, les louanges du monde
Ou cette affection dévouée et profonde
Dont, frère bien aimé, vous entouriez ses pas.

Vous me l'avez montré dans sa chère Italie,
Sous ce beau ciel des arts, quand la mélancolie
Comme un ver dans la fleur le rongait sourdement —
A Rome, où l'inspiraient les chefs-d'œuvres antiques,
A Naples, dont le ciel a des teintes magiques,
A Venise, où la mort l'étreignit brusquement.

Puis, quand l'émotion eut fermé votre bouche,
Pensif je vous suivis, allant trouver ma couche,
Mais nous nous arrêtions à chaque pan de mur ;
J'admirais de tableaux vos parois tapissées,
Partout restaient de lui des œuvres commencées —
Comme tard, au couchant, quelques rayons d'azur.

C'est un vieillard pleurant auprès d'une ruine ;
C'est un brigand blessé qui meurt sur la colline,
Des vierges, des bergers, des monts de l'Apennin —
Puis, au milieu de tout, dans un cadre modeste,
Voilà, me disiez-vous, le meilleur qui me reste :
— Son portrait, qu'à vingt ans, il peignait de sa main.

C'est l'image plus tard par votre main tracée :
C'est déjà ce front noble où germait la pensée,
C'est cet œil que des pleurs nous voilaient à demi...

Et sous ce noir portrait, comme sous une égide,
De longs cheveux dorés, un visage candide :
— C'était dans son lit blanc, votre enfant endormi.

Quel contraste ! Ici l'homme éprouvé dans son âme,
Ici, le cœur rongé d'une mortelle flamme :
Vos regrets du passé, le triste souvenir.
Là, l'enfant qui repose au sein de l'innocence,
Là, le bonheur de vivre et l'heureuse ignorance,
Là, pour vous consoler, l'espoir de l'avenir.

Ainsi le front riant de l'enfance joyeuse
S'appuie au front ridé qui travaille et se creuse,
Et sous le noir chagrin s'abrite la gaité :
Pour les uns, ici-bas, tout est sombre mystère,
Et d'autres, en chantant, passent sur cette terre :
Et pour tous, à la fin, s'ouvre l'éternité.

Oui si nos jours, ami, quelquefois s'obscurcissent,
Dans le fort du combat si nos âmes gémissent,

Dormons, comme l'enfant, sans crainte en ce bas lieu ;
Maint œil ami s'éteint, mainte bouche est fermée,
Mais, hommes, en pleurant une ombre bien-aimée, —
Prions — il est un Ciel — croyons — il est un Dieu !

A. Krieg.



LE BATELIER DE NEUVEVILLE.

CHANSON DU MATIN.

Voici le jour. Le Chasseral se dore,
Le lac reluit comme un miroir d'argent,
Le front neigeux des Alpes se colore
Car le soleil se lève à l'Orient.

Vogue ma nacelle,
Alerte et fidèle,
Et quitte le port,
Fuis de cette plage,
Car aucun orage
Ne menace encor.

Voici le jour. Déjà l'onde reflète
De mon bateau le gracieux contour ;
Autour de moi voltige la mouette
Dont l'aigre cri doit saluer le jour.

Et vous, hirondelles,
Déjà de vos ailes
Vous rasez les flots,
Comme moi joyeuses
D'habiter, heureuses,
Au bord de ces eaux.

Voici le jour. La linotte s'éveille
Et dans la vigne entonne un gai refrain.